

Communication de
Monsieur Gilles Laporte



Séance du 12 octobre 2012



Charles GUERIN, poète lorrain

*Souffrir infiniment, souffrir, souffrir assez
Pour que le soc tranchant et fort de la douleur
Ouvre à fond ce coteau de vigne desséché
Et qu'au prochain automne on vendange mon cœur !*

*Souffrir ? Je ne sais plus souffrir, j'ai trop pensé ;
Et j'envie en mon dur sépulcre intérieur,
O lamentable Dieu des croix, ton front penché
Où des filets de sang versent de la fraîcheur.*

*J'implore un coup de lance au flanc, j'ai soif de fiel.
Qu'une femme, implacable entre toutes les femmes,
Me tende sa chair froide et sa bouche où je puisse*

*Me blesser d'un atroce amour ! L'étoile au ciel
Palpite d'un éclat plus vif après la pluie,
Et notre âme renaît plus claire dans les larmes.*

Le Cœur solitaire - II

Charles Guérin est né le 29 décembre 1873, à Lunéville, dans la famille de faïenciers dont le nom, associé à celui de Keller, est synonyme, dans le monde, de perfection. Il est de la lignée de ceux, admirables, qui ont transmuté la terre de Lorraine en Lumière.

Au moment de sa naissance, la Manufacture des faïences Keller et Guérin est au zénith de sa réputation et de la maîtrise de ses fabrications. Comme sa voisine Baccarat.

Aîné de huit garçons et filles, Charles connaît l'enfance dorée (il n'aime pas ce mot qu'il supprimera de ses poèmes à la fin de sa vie) des fils de grandes dynasties industrielles : loisirs paisibles dans la propriété familiale, voyages en France et à l'étranger, séjours en Meuse chez la grand-mère de Wadelaincourt, près de Souilly, études sérieuses à Saint-Pierre-Fourier de Lunéville d'abord, à Nancy ensuite, au collège Saint-Sigisbert, puis à la Faculté des Lettres où, poussé par son père qui voyait en lui un futur collaborateur d'entreprise, il étudie l'allemand.

On avait d'abord pensé l'envoyer à Saint-Cyr, pour le rayonnement de l'école et sa rigueur. Mais on s'était rendu compte que sa santé déjà délicate ne lui aurait pas permis de supporter les conditions de vie spartiates des apprentis militaires sur le terrain. Peut-être aussi avait-il déjà fait sentir qu'il ne se voyait pas dans la peau d'un traîneur de sabre. L'action lui faisait horreur.

On avait donc renoncé à cette voie « royale » qui aurait ajouté aux qualités propres de l'entreprise lorraine le prestige de l'école fondée en 1802 par Napoléon Bonaparte, Consul.

Mais on n'avait pas tourné le dos au projet de lui confier des responsabilités importantes au sein de l'équipe de direction de la manufacture !

Tandis que, en marge des programmes universitaires officiels, leur fils se passionne pour le *Sturm und Drang*, les œuvres de Schiller, Goethe, et autres poètes d'Outre-Rhin en rupture de banc avec le classicisme, les Guérin le préparent toujours à prendre la tête de la dynastie familiale que son statut d'aîné lui réserve naturellement.

Mais le jeune Charles rêve d'une autre destinée.

Mise au point de nouveaux procédés de fabrication de la faïence, maîtrise des turbulences financières, gestion du personnel, élaboration d'une stratégie commerciale... ne le passionnent pas. Toutes ces obligations quotidiennes de chef d'entreprise le rebutent même.

Son projet est ailleurs, dans un autre monde...

Rien ne l'intéresse davantage que l'univers intérieur découvert dans ses isollements au fond du jardin paternel ou en lisière du bois de Souhesmes à Wadelaincourt, ses promenades entre les massifs des Bosquets, sous les contraintes disciplinaires du collège Saint-Pierre-Fourier, ou né de l'ennui profond des longues semaines de pension à Saint-Sigisbert, univers intérieur que viennent peupler les vers des grands romantiques, et ceux des Parnassiens, les modèles de ses débuts.

Il sera poète !

C'est du rêve que naîtra sa carrière, de la création poétique qu'il tirera sa réputation d'homme, d'une forme poétique à réinventer, à mettre en correspondance avec les pulsions intimes de l'être, qu'il se fera remarquer comme un esprit novateur dans un monde qu'il juge trop immobile et figé, certainement pas de la terre, même transformée en faïence finement décorée entre les doigts d'ouvriers magiciens lorrains.

Rebelle, Charles Guérin ?

En réaction contre la culture familiale, les dogmes universitaires du temps, les exigences de l'Eglise dont la mère est une fidèle, la dictature d'une forme poétique incapable, selon lui, d'exprimer les turbulences de l'âme ?

Rebelle !

Jusqu'à choisir un pseudonyme, Heirclas Rügen, anagramme de Charles Guérin, pour la publication de ses vers que, conscient de leur faiblesse, il qualifiera très vite d'« adolescents ». Au diable les maladresses ! L'urgence n'est pas à la recherche de perfection d'une poésie naissante, mais à l'affirmation d'une personnalité particulière, différente, exceptionnelle.

Il a seize ans. Il est certain de sa vocation de poète. Il brûle de se faire reconnaître pour ce qu'il est, certainement pas pour ce que les autres, même très proches, voudraient qu'il soit.

Janvier 1893.

Fleurs de neige, son premier recueil, paraît chez Crépin-Leblond.

Charles en attend des félicitations, des élans d'admiration, au moins de respectueuses salutations et des promesses unanimes de belle carrière littéraire...

Le choc est rude.

Il ne reçoit de ses lecteurs que sarcasmes, réactions d'indignation, au mieux quelques rires tout juste polis. On se demande comment des textes aussi mièvres, des vers aussi boiteux, des images aussi stéréotypées ont pu être publiés. Sa famille fait le dos rond. Heureusement, le complice des muses a pris un pseudo : le patronyme n'est pas touché !

Quelques années plus tard, il écrira à l'un de ses rares amis...

Quand Fleurs de Neige a paru, les gens autour de moi se sont indignés, ont haussé les épaules, ont ri. J'avais déjà la réputation d'être un peu drôle, cela m'a achevé...

... J'ai bien souffert de toutes les sottises, de toutes les méchancetés qu'on a dites sur mon compte, en province s'entend. On a crié à la folie, à l'immoralité, que sais-je encore...

De ce mépris affiché par ses contemporains pour ses premiers pas en poésie résultera le sentiment tenace de ne pouvoir se faire comprendre, la certitude d'être différent, et la douloureuse impression que cette « province », sa province pourtant, la Lorraine, ne veut pas de lui.

Toute sa vie en sera meurtrie.

D'une nature déjà secrète, il se replie alors sur lui-même, fuit les réunions familiales, davantage encore les mondaines, s'abandonne avec avidité au doux délire venu des profondeurs de l'âme qui nourrit si bien ses ambitions de poète. Il s'enivre des vers de Musset, Vigny, Lamartine, Verlaine, Hugo qu'il aime sans chercher à savoir s'il n'est pas plutôt fasciné par la gloire du maître que par ses qualités littéraires. Peut-être en médite-t-il cette exhortation tirée de la préface aux *Orientales* :

L'art n'a que faire des lisières, des menottes, des bâillons ; il vous dit : Va ! et vous lâche dans ce grand jardin de poésie, où il n'y a pas de fruit défendu.

Il entre en effervescence intérieure permanente, ne trouve plus de repos parmi les siens, dans son pays, dans la forme d'écriture héritée des anciens, dans la fréquentation des femmes que les premiers émois de jeune homme attirent dans ses bras.

Il prend le train pour Paris, plonge dans le vivier de la capitale de plus en plus souvent, toujours pour de brefs séjours, prend des rendez-vous avec les poètes dont il recherche protection et soutien, se met en quête d'un éditeur pour ses œuvres à venir. Il signe de nombreux articles pour des périodiques dont *L'Ermitage* et, comme un clin d'œil d'affectueux reproche, peut-être aussi de défi, à... la *Revue Lorraine*.

Son enthousiasme pour des contemporains va d'abord à Georges Rodenbach qu'il admire au point de lui consacrer un article dans *Lorraine Artiste*, article flatteur qu'il développera puis proposera au public en plaquette sous le titre *Georges Rodenbach, Essai de critique*. Avec lui, Charles fait souvent le voyage de Paris à Bruges, ville dont l'ami poète a fait l'héroïne de son roman *Bruges-la-Morte* publié quelques mois plus tôt en feuilleton dans *Le Figaro*. Aux côtés de son mentor, il découvre les infinies perspectives du nord éternellement estompées par des voiles de brume, la douceur des airs lentement balancés par les flux océaniques, l'invitation au voyage intérieur faite par des espaces où les seules turbulences viennent du plus profond de soi.

Il noue relation avec le journaliste et dramaturge Henri Mazel, l'un des pères du mouvement symboliste, avec le beau poète symboliste lillois Albert Samain, avec René Boylesve qui dirige la revue *L'Ermitage* en binôme avec Stuart Merrill.

Stuart Merrill !

L'auteur états-unien, né en 1863 à Hempstead, sur l'île de Long Island, dans l'état de New York, fixé en France depuis 1890, considéré comme l'un des théoriciens du symbolisme, devient très vite l'un des meilleurs inspirateurs, soutiens, directeurs de création (sinon de conscience !) de Charles Guérin qui reprendra nombre de ses thèmes en correspondance avec ses propres tourments.

Stuart avait écrit, en tête de ses *Petits poèmes d'automne* publiés en 1895 :

*L'enchanteresse de Thulé
A ravi mon âme en son île
Où meurt, tel un souffle exhalé,
Le regret de l'heure inutile.*

*Je crois qu'on pleure autour de moi,
Prince dont la magique épée
Par la main de femmes sans foi
Se brisa, vierge d'épopée...*

Charles écrira, dans *Le Semeur de cendres*, en 1898 :

*En ce siècle où l'esprit a corrompu sa voie,
La femme détournant l'encens de mon autel
Se voit haussée au rang d'idéal immortel.
On la prie, on l'implore, on la craint, on s'y voue ;
On étreint ses flancs nus et froids, vases de boue
Que les soifs d'infini vident sans s'assouvir...*

Il se lie aussi avec Stéphane Mallarmé, le réformateur de la poésie dont Verlaine avait fait l'un de ses *Poètes maudits*, l'un de ses protecteurs aussi qui n'hésitait pas à prêcher, dans ses *Hérésies artistique* :

Comme tout ce qui est absolument beau, la poésie force l'admiration ; mais cette admiration sera lointaine, vague...

ajoutant :

Que les masses lisent la morale, mais de grâce ne leur donnez pas notre poésie à gâter.

avant de conclure avec un cynisme rare :

O poètes, vous avez toujours été orgueilleux ; soyez plus, devenez dédaigneux.

Une telle vision de la présence et des missions de la poésie dans le monde, à des années lumière de celle d'un Victor Hugo social et militant, renforcera sans doute le précepte sacré de saint Matthieu (7.6), inspirateur de la morale

maternelle, selon lequel il ne faut pas *donner aux chiens ce qui est sacré*, ni *jeter vos perles aux porcs, de peur qu'ils ne les piétinent et que, se retournant, ils ne vous déchirent*.

La poésie est donc un trésor réservé et accessible aux seuls initiés. Le poète est donc un être différent de tous les autres, exceptionnel, inaccessible lui aussi, une sorte d'aristocrate des Lettres que Victor Hugo avait désigné comme lien sacré entre les hommes et Dieu. Cette conception élitiste de la création artistique en général, poétique en particulier, marquera durablement Charles.

Mallarmé, Rodenbach, Merrill, Samain... un tel aréopage dont il est devenu le familier prouve désormais au jeune Guérin qu'il est loin, et pourtant si proche encore, le temps où ses compatriotes lorrains raillaient les premiers essais poétiques d'un inconnu au curieux nom coloré de germanisme, *Heirclas Rügen*, qui n'était autre que l'aîné des enfants des faïenceries de Lunéville, l'héritier renégat d'une dynastie industrielle parmi les plus prestigieuses de son temps.

Une redoutable fièvre typhoïde contractée en Allemagne à l'âge de dix-neuf ans (elle a emporté son frère) a laissé dans son corps des séquelles inquiétantes. Il devrait être prudent, ne pas s'exposer à des fatigues inutiles, vivre une vie régulière et normée. Mais il s'en moque, suit désormais la seule ligne de vie qu'il juge essentielle, celle qu'il s'est tracée, passe à sa table de travail toutes ses heures de veille, de jour et de nuit, à l'affût de hardiesses poétiques nées de la fréquentation des « révolutionnaires » symbolistes, consacre maintenant tout son temps de respirations à la pénétration des milieux littéraires parisiens dont il attend beaucoup, à de multiples voyages dans les pays d'Europe où il croit trouver des résonances particulières à son état d'âme dont, surtout, l'Allemagne de Richard Wagner. Bayreuth est l'un de ses séjours mythiques. Il y vit l'accord parfait entre ses souffrances et celles de Siegmund dont la destinée liée au malheur ressemble étrangement à la sienne, reconnaît dans l'intransigeance de Wotan les exigences paternelles tout justes passées, observe chez Gutrune les ruses amoureuses qu'il croyait propres à ses seules relations féminines, découvre qu'elles seraient celles de toutes les femmes ! La transmutation par la magie de la musique de toutes ces douleurs et détresses en bonheur absolu le bouleverse à l'insupportable. L'un de ses amis, Hugues de Martimprey, témoigne dans une de ses lettres, de l'émotion qui avait emporté Charles durant la représentation de Tristan et Yseult à l'Opéra de Munich :

... il dut abandonner la salle, ses nerfs, tendus par la musique jusqu'à la douleur, ne lui permettant plus de supporter la fin de la représentation.

A quelque temps de là, Guérin écrira à son ami :

Quand je suis sorti pour la première fois de la Tétralogie, rentré dans ma chambre,

j'ai sangloté comme on fait quand on est trop heureux. Je voudrais mourir subitement de la splendeur inouïe de cette fin du Crépuscule des Dieux d'où j'entrerais de plain pied dans l'Eternité.

Les femmes !

On peut être poète... on n'en est pas moins homme.

Prétendre que Charles Guérin est un séducteur serait probablement mentir.

Certes, elles sont quelques-unes autour de lui, les courtisanes qui se croient égéries, charmées par ce « pâle jeune homme que décrit le docteur Hanson dans son étude sur notre poète publiée chez Nizet et Bastard en 1935... à la belle chevelure d'un noir lustré, le plus souvent accoudé et penché dans une attitude pensive et mélancolique... aux grands yeux toujours éveillés et comme continûment interrogateurs » dans lesquels « il y avait à la fois de l'attention et de la rêverie... » Fascinée par la maîtrise de plume de cet homme si troublant -tout écrivain mesure un jour ou l'autre la fascination qu'exerce sur le commun des mortels l'art d'écrire-, peut-être l'une ou l'autre -l'une et l'autre ?- a-t-elle partagé de doux moments d'intimité avec lui. Car il aime aimer et être aimé. Au point qu'il espère fébrilement les rencontres, en même temps qu'il les redoute.

Aimer, être aimé : telle est l'absolue nécessité, en même temps que le plus redoutable des risques de perte incarné dans... la femme !

L'amour, pivot de l'œuvre du poète.

Pivot en forme de pieu sur lequel il va s'empaler pour souffrir, souffrir encore, souffrir toujours tant il est vrai que, selon lui, l'amour n'est que souffrance.

Dieu lui-même, ce Créateur de toutes choses qu'il recherche aussi ardemment qu'il recherche l'amour, Dieu l'a voulu ainsi puisque, dit-il en une formule terrible, « Il nous invite à l'amour... peut-être parce qu'Il nous hait ! »

Aimer en craignant l'amour et ses chaînes... être aimé en esquivant l'amour et ses aliénations !

Chaque jour de sa vie de poète, Charles Guérin confie au papier cette obsession dans des poèmes qui constitueront ses principaux recueils, *Le Cœur solitaire* et *Le Semeur de cendres*, publiés par *Le Mercure de France* : être soi, c'est vivre seul, refuser d'entonner « la chanson impure de l'amour ».

Tous les thèmes développés dans ses vers : la gloire, la nature, l'histoire et le temps, la mort, l'esprit, le partage du plaisir avec la compagne... sont des satellites de cette détresse fondamentale d'un homme incapable de vivre sans la présence, regard, chaleur, corps de l'autre, mais certain que ces présence,

regard, chaleur, corps de l'autre source de voluptés, éloignent du soi profond, aliènent l'âme, altèrent l'idéal de vie, salissent l'être réel.

L'AMOUR

S'il n'a pas été un séducteur, Charles Guérin a sans doute été un amoureux passionné. Pour s'en persuader, il suffit de lire certains de ses poèmes dignes de la plume de son contemporain Paul Gérauld, l'homme au million de *Toi et Moi*, oublié aujourd'hui. Par exemple :

*L'amour nous fait trembler comme un jeune feuillage,
Car chacun de nous deux a peur du même instant.
« Mon bien-aimé, dis-tu très bas, je t'aime tant...
Laisse... Ferme les yeux... Ne parle pas... Sois sage... »*

*Je te devine proche au feu de ton visage.
Ma tempe en fièvre bat contre ton cœur battant,
Et, le cou dans tes bras, je frissonne en sentant
Ta gorge nue et sa fraîcheur de coquillage.
Ecoute au gré du vent la glycine frémir.
C'est le soir ; il est doux d'être seuls sur la terre,
L'un et l'autre, muets et faibles de désir.
D'un baiser délicat tu m'ouvres la paupière ;
Je te vois, et, confuse, avec un long soupir,
Tu souris dans l'attente heureuse du mystère.*

Le Cœur solitaire – XXII

Pourtant, l'expérience du partage du plaisir a toujours été une tragédie pour lui, parce que...

L'amour humain est un jardin stérile.

Le Cœur solitaire - LVI

qui ne sait que proposer
Les lâches voluptés de la chair et du sang.

Le Semeur de cendres - XLIX

Sur la rive, prêt à plonger dans le fleuve de la sublime félicité, il renonce souvent, préfère choisir la rupture à l'abandon, inviter la femme à partir :

*Détourne ton visage et laisse-moi. Qu'il pleure,
Le pauvre enfant blotti sur ton sein, pauvre femme !*

*Dérobe-moi tes yeux : les suprêmes regards
Brisent la faible force amoureuse en sanglots.*

*Épargne-moi les mots charitables qui mentent
Si mal, qui font si mal en vain, ô mon amante !
Adieu, sache me dire adieu, tout simplement.*

Le Cœur solitaire – XXIX

Par l'absence choisie de l'être objet du désir, il veut se protéger, pour vivre encore. Il sait que

*L'amour dont l'eau glacée et noire...
...recueille l'agonie immense des étoiles...*

Le Sang des crépuscules - La Nuit d'infinie tristesse

est un sépulcre où l'on se couche à deux !

Derniers vers-Lunéville/Saint-Moritz 1905-1906

Mais, ne plus succomber au plaisir d'échanger les caresses, de partager les élans du corps, de respirer ensemble les suaves parfums des étreintes, est difficile, au-delà des forces d'un pauvre humain, même poète. Leur souvenir ranime sans cesse le désir :

Sainte mélancolie heureuse où l'on est deux...

Le Semeur de cendres - XIV

*Ivre de larmes, seul, à la chute du jour,
D'un cri désespéré j'appellerai l'amour.*

Le Semeur de cendres - XV

Pour le regretter aussitôt, à cause de la culpabilité éprouvée en commettant le péché de chair, à cause de la faiblesse de l'être qui succombe à la pulsion animale de reproduction, à cause des souffrances à venir :

*Hélas ! aimer, aimer encore, aimer toujours...
On lutte à peine, et sur l'appel de la chair lâche,
Sincèrement, comme on pleurerait, comme on priait,
On reprend la chanson impure de l'amour.
Fièvre du sang qui va créer, mélancolie
De l'âme qui se sent mortelle et se délie
Et se fond dans un lourd sanglot de volupté !*

Le Cœur solitaire XVII

Mais il est déjà trop tard pour regretter, car...

L'amour,

*Qui m'avait, tendre espoir, caressé tout le jour,
L'amour revient, armé de lanières cruelles,
Lacérer l'insensé qu'il berçait dans ses ailes.*

Le Semeur de cendres - XLIV

Alors, malgré la douleur promise, il s'abandonne.

*Je te vois anxieuse et belle de pâleur;
Le sang févreux afflue et palpite à tes tempes.
Fermes les yeux, prends-moi plus près de toi, sois tendre,
Et que ma chair se fonde à ta bonne chaleur.*

*La force du désir gonfle ta gorge en fleur ;
Un sanglot fait mourir tes caresses plus lentes,
Et le bruit de nos cœurs tombe au fond du silence.
Mes lèvres à tes cils cherchent le sel des pleurs ;*

*Un grillon chante, l'âtre est noir, la lampe éteinte.
Tu m'attires vers toi dans un demi-sommeil
Et mon baiser t'arrache une amoureuse plainte.*

*L'heure, comme un ruisseau dans les herbes, s'écoule ;
Et je rêve d'un seuil accablé de soleil
Où le fidèle essaim des colombes roucoule.*

Le Cœur solitaire XXIV

Il s'est abandonné pour, aussitôt après avoir connu

... la joie atroce de la chair...

Le sang des crépuscules - Retour au parc

implorer le pardon divin :

*Faites, Seigneur, miséricorde à ma faiblesse,
A cette toute faiblesse des pauvres âmes
Qui n'ont pleuré que pour la chair tiède des femmes.*

Le Cœur solitaire - LXIV

La FEMME

Qu'elle soit passeuse, entremetteuse comme les *Magdalaine, Annaik, Véronique*, ou les *Vierges du Nord* de ses *Joies grises* publiées sous le pseudonyme Heirclas Rügen en 1894, dédiées au cher maître Georges Rodenbach, qu'elle soit la buveuse de sang des *Conseils au solitaire*, dans *Le Sang des crépuscules*, ou le vieux « monstre... à la chair tremblante et violette » du poème XXVIII dédié à l'ami Pierre Bucher dans *Le Semeur de cendres* dix ans plus tard, la femme est présente dans chaque texte, chaque mot, chaque silence de l'œuvre de Charles Guérin. Très rarement à son avantage. Car, rappelle-t-il, dans l'un des premiers textes de son recueil *Le Cœur solitaire*, alors que la scène décrite commence paisiblement sur une côte au couchant, et laisse espérer une vision poétique sereine...

*Le soleil disparu rayonne sur la mer,
Le navire propage un remous d'émeraude,
Le sable garde empreint le rampement du ver.
Eve est nue, et derrière Eve le serpent rôde.*

Le Cœur solitaire - IX

Eve, toujours menteuse, est l'ange mauvais des *Joies grises* que le poète doit fuir s'il veut sauver son âme :

*O femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire
Aux portes du Néant, rire en te maudissant ;
Tu sentirais en toi se figer tout ton sang
Et flamber ton cerveau sous le fouet du délire.*

*Par l'Enfer où je vais, n'essaye pas de lire
Dans mon âme, livre de haine éblouissant...
O femme, ange mauvais, si tu m'entendais rire
Aux portes du Néant, rire en te maudissant...*

Joies grises - Le Rosaire des cloches IV

Un ange mauvais dont il dénonce la rebelle ambition dans un poème d'une ambiguïté troublante. Qui s'y exprime, l'homme en général, le poète-amant en particulier, où... Dieu lui-même :

*Tu n'étais qu'une argile inerte, je t'ai prise,
J'ai pétri de mes pleurs ce tas de terre grise
Et je l'ai modelé de mes embrassements.
D'abord de glace envers mes baisers véhéments,
Au feu qui t'empourpra plus tard, statue encore,
J'ai senti poindre en toi l'intérieure aurore
Et mûrir par degrés la femme, jusqu'au jour*

*Où mon étreinte enfin te fit gémir d'amour.
 Or voilà qu'à présent, vivante de mon âme,
 Forte de ma pensée et chaude de ma flamme,
 Un orgueil oublieux t'emporte ! Tu te crois
 Mon égale et prétends mettre de front nos droits.
 Si je trace ma route à ta marche novice,
 Tu me dis : « N'attends pas de moi que j'obéisse »,
 Et tu pars seule ailleurs ou tu frappes du pied.
 Ne sais-tu pas combien l'air docile te sied ?
 Ton visage paraît moins beau quand tu me braves.
 Comment, toi qui devrais adorer tes entraves
 Et plier ton destin aux ordres de mon cœur,
 Oses-tu te lever contre ton créateur ?*

Derniers vers Wadelaincourt 23-26 juillet 1906

Monument d'ingratitude, selon lui la femme serait cet être qui n'approche l'homme que pour l'humilier, qui ne séduit le héros que pour le jeter tremblant à ses genoux, que pour le tromper en le possédant. Son amour serait que perfidie, désir d'avilir, volonté d'appropriation de la force divine par la faiblesse humaine. Pourtant, sa stratégie est évidente :

*Lasse et les cils battants, heureuse, elle se penche,
 Abandonne son corps au bras qui la soutient,
 Ouvre à demi des yeux que le plaisir éteint,
 Et frissonne en offrant sa jeune gorge blanche
 Aux baisers du héros qui tremble à ses genoux.*

L'homme serait-il, par sa nature même, malgré sa puissance reçue, semblait-il, directement de Dieu, condamné à se laisser dompter, puis soumettre ?

Alors, dans ce même poème de son recueil *Le Cœur solitaire* écrit en pleine maturité d'homme et de poète, Charles Guérin s'empresse de conseiller ce héros en détresse aux pieds de la femme :

*Hélas ! Tu sais pourtant qu'elle est fertile en ruses,
 Tu sais qu'en laissant voir tes larmes tu l'amuses
 Et que son cœur te trompe à chacun de ses coups :
 Et tu mets à ses pieds ta plus fière tendresse !
 « Maîtresse, lui dis-tu, douce et belle maîtresse,
 Blotti dans le brûlant oreiller de ta chair,
 J'attends, ce soir, avec un grand orgueil amer,
 Que la lampe s'éteigne et que tu me trahisses.
 Femme, joie incertaine et perfide délices,
 Soulève mes cheveux pesants sur tes bras lisses ;*

*D'un charme sûr endors le héros résigné
Qui berce dans ton lit sa force humiliée. »*

Le Cœur solitaire - XXXVII

Il conseille son ami, son frère, l'encourage à la résistance contre la faiblesse feinte et l'amour-piège, en ayant pleinement conscience de la vanité de ses paroles. Car...

*Oublieux des labeurs ardues et de la lutte,
Ainsi l'homme souvent qu'une fausse douceur
Presse de renoncer son destin et son cœur
S'abandonne soudain à consommer sa chute.
Les chaudes voluptés enivrent son remords,
Et, vaincu par le miel de ta bouche embaumée,
Il se laisse lier les poings, ô bien-aimée,
Et courbe en soupirant sa tête désarmée
Devant l'harmonieux mensonge de ton corps.*

Le Cœur solitaire - XXXVII

La femme vierge ne trouve pas davantage grâce à ses yeux que la courtisane, ces pourtant « douces vierges » déjà gâtées par l'intention originelle de séduction :

*...L'air qui leur flatte la joue
Fait que le bras plus tendre à la taille se noue ;
Un pur désir émeut les jeunes seins gonflés.*

Le Semeur de cendres - XXIII

Ce jeu de la séduction dans lequel ces apparentes vierges excellent (peut-être même n'existent-elles que par et pour lui !) fait d'elles les entraîneuses si utiles, voire nécessaires aux hommes de pouvoir, qu'il soit politique ou marchand, les appâts, des promesses de plaisir facile et tarifé, des lumières publiques autour desquelles les hommes viennent se brûler les ailes et le cœur. Au mensonge originel de la femme, et à son désir de conquête, faudrait-il donc ajouter une vénalité naturelle qu'elle masquerait derrière des apparences de pauvre victime ?

*«... Entrez, les coureurs de ruelles ;
C'est dans ce lieu qu'on vend des voluptés cruelles,
C'est ici qu'on peut voir souffrir pour un peu d'or,
Nue et parée, au sein d'un merveilleux décor,
Une enfant qui malgré la vie est vierge encor :
Car il est sûr qu'avec les charmes d'une vierge
On achalande un livre aussi bien qu'une auberge. »*

Le Semeur de cendres - XLVI

Un siècle après la pose de ces lignes sur le papier, l'image de la femme dans la publicité, son utilisation pour vendre autant des voitures automobiles que des presse-purée universels, donne, sur ce point, raison à notre poète. Mais, alors qu'il fait d'elle la responsable exclusive de sa prostitution, que penser du rôle effectif de l'homme dans cette affaire ? Ne serait-il pas, ce héros malheureux de Guérin, dans la peau du prétendu fort qui dissimule sa faiblesse réelle derrière des postures de domination sur un faible prétendu dont il exploite pour ses basses œuvres la force naturelle et ô combien réelle ?

Quoi qu'il en soit, et quoi qu'elle fasse, même si elle offre de chaleureux moments de repos à son guerrier, comme en témoignent ces derniers vers du recueil *Le Semeur de cendres*, écrits en forme d'ultime confession :

*Enfin, m'ayant couché sur tes genoux d'airain
Où le sage reçoit un repos souverain
Qui manque aux lits brûlants et mornes de la terre,
Ô vierge dont l'amour sait être maternel,
Tu mettras sur mes yeux blessés par ta lumière
Ton beau visage empreint d'une tendresse austère,
Et tu m'endormiras sur ton cœur éternel !*

Le Semeur de cendres - dernier poème : *Elève mon esprit...*

malgré cet aveu tardif, Charles insiste : la femme est à l'origine de toute la souffrance du monde ! Regrettant presque de l'avoir créée, c'est, sous sa plume, le Seigneur lui-même qui le dit :

*« En ce siècle où l'esprit a corrompu sa voie,
La femme détournant l'encens de mon autel
Se voit haussée au rang d'idéal immortel.
On la prie, on l'implore, on la craint, on s'y voue ;
On étreint ses flancs nus et froids, vase de boue
Que les soifs d'infini vident sans s'assouvir,
Jusqu'au soir où, honteux et las de la servir,
Les hommes, multitude obscure et douloureuse,
Déçus dans leur amour par cette idole creuse,
Accourent de leurs dents grinçantes m'accuser
D'avoir mis le néant derrière le baiser ! »*

Le Semeur de cendres - LXX

Ainsi qu'il écrit dans le poème XXXVI du *Semeur de cendres*, tandis que son mari serait « dans le cellier frais des bouteilles », cette « simple et faible et tendre créature », aux « flancs nus et froids », ce « vase de boue », cette « idole creuse... », cet « ange mauvais » a sa place toute prête et exclusive au lavoir où,

après avoir blanchi son âme noire, de conception, elle a le devoir de nettoyer les défroques de l'homme salies par sa fréquentation !

Fort heureusement, le pardon est possible, « lent » et « qui jamais ne finit », certes, mais pardon tout de même, grâce au « tendre et doux rosaire des cloches » :

*Je pardonne à la Femme, et debout sur les roches
J'écoute ce chant pur, ouaté comme un nid,
Ce chant dont chaque note est sainte et me bénit ;
Plein de pardons confus et de vagues reproches,
Il s'est fait tendre et doux, le rosaire des cloches.*

Premiers et derniers vers - Le Rosaire des cloches - V

La GLOIRE

Etre un artiste connu, reconnu, adulé... est un rêve menteur, Charles Guérin le sait.

Le temps ne laissera rien au poète des paillettes accumulées de son vivant.

*Que laisse-t-il, hélas ! notre sublime effort ?
Une glèbe, stérile après la moisson faite,
De la cendre, une paille envolée... O poète,
Et c'est ainsi qu'on meurt encore après la mort.*

Le Cœur solitaire - XII

Il l'affirme avec conviction, certain que ce rêve ne pourra que provoquer, au réveil, sur la scène de théâtre de la vie, une nouvelle douleur :

*On sonde le profond secret de l'être en vain,
Et le poète, ivre d'azur, d'or et de gloire,
Qui va, les bras levés, pour cueillir les étoiles,
Heurte son front au cintre bas du rêve humain.*

Le Cœur solitaire - LXII

Il n'empêche, malgré les exhortations véhémentes qu'il s'adresse :

Cesse, ô mon âme, enfin, de te croire immortelle...

Le Semeur de cendres - XIII

il nourrit sans relâche ce rêve en se projetant partout où il n'est pas, partout où il pourrait être mieux parmi les autres, en faisant de lui le succédané du cauchemar quotidien :

*Et je souffre en tout lieu de n'être pas ailleurs.
Pourtant jusqu'au degré qui descend dans la tombe
On ne me verra pas avec ce front qui tombe
Des êtres auxquels rien d'heureux n'a réussi,
Je marcherai tournant en gloire mon souci.*

Premiers et Derniers vers - Paris 2-8 août 1906

Il a beau savoir que ce rêve n'est que vanité indigne du messager de Dieu qu'il se dit être, la question l'obsède et l'obsédera toute sa vie :

*Manquerai-je au destin que vous m'avez marqué,
Ou mon nom vivra-t-il entre les noms célèbres,
Seigneur ?*

Le Semeur de cendres - XXXII

jusqu'au constat terrible de l'inutilité de ce combat pour la gloire, fait en ce jour de printemps 1906, qui précède de quelques mois celui de sa mort :

*Je suis seul. J'ai jeté mon masque sur la table.
Je me retrouve donc moi-même, véritable !
Je n'aurai pas besoin, cette nuit, pour me voir
D'écarter les rideaux qui cachent mon miroir.*

Premiers et derniers vers - Lunéville 9 mai-26 juin 1906

Seul ? Pas vraiment.

Dieu

Ce Dieu créateur, justicier, protecteur parfois, inspirateur souvent, n'est-il pas, depuis toujours, le compagnon fidèle de tous les plaisirs, de toutes les souffrances, de toutes les espérances, l'auteur de tous les jugements puis de tous les pardons ?

Père, mère, grand-mère de Wadelaincourt... la famille entière respecte scrupuleusement les préceptes sacrés, vit une foi profonde et active qui l'a forgé, lui l'aîné de huit enfants, l'exemple, le modèle !

*Plus faible et sanglotant qu'au jour de mon baptême,
Je pense à vous, qui, hauts et droits, ô mes ancêtres,
Vécûtes avec l'âme et la force des cèdres.
La voix du Créateur sur vos fibres vibrantes*

*Chantait comme un vent pur dans les rameaux sonores.
 Votre cœur large et plein s'ouvrait comme une grange ;
 Vous aimiez l'oraison du pauvre à votre porte,
 Et votre foi d'enfants pleurait sur l'Évangile.
 Béni soit notre pain de chaque jour, bénies
 Le jour et la nuit, disiez-vous, et la vie
 Coulait pour vous comme une eau claire sur l'argile.*

Le Cœur solitaire - LXV

La vie de ceux-là, qui l'aiment et qu'il aime semble lissée par cette foi inébranlable et lumineuse. Par elle, tous les actes de leur quotidien deviennent action de grâces, qu'ils soient d'industriels ou de parents, comme l'amour physique qu'il sanctifie chez eux, mais qu'il se refuse parce que trop irrespectueux de l'âme.

*L'été brûlait ; et vous veniez avec l'épouse
 Vous asseoir où je suis...
 Alors le vieux désir humain joignait les bouches.
 Sans penser que la mort est au fond de l'amour,
 Vous laissiez puissamment tressaillir dans vos moelles
 La saine volupté qui fait les fortes races...
 Simples et droit, ô mes ancêtres, vous portiez
 Des âmes que le soir de la chair trouvait grandes.*

Le Cœur solitaire - LXV

Ils sont heureux, donc, tous ceux qu'il aime, par Dieu et en Dieu, contrairement à lui que « l'immensité des cieux nocturnes épouvante », lui l'incapable d'amour !

*Je ne veux pas de femme en pleurs sur ma poitrine :
 Toute chair à ma bouche a le goût du péché,
 Et mon cœur est amer comme un fruit desséché.*

Le Cœur solitaire - LXV

La foi est son refuge en même temps que sa hantise. Elle apaise ses doutes, mais butte souvent de façon tragique contre les pulsions vives de liberté, de joie de vivre, et le besoin d'amour. Le réconfort qu'elle procure étant plus puissant que les turbulences qu'elle provoque, il va même jusqu'à renoncer au questionnement légitime de tout homme à l'esprit ouvert, recommandant à son lecteur de s'en tenir à la pratique du charbonnier.

*Reste obscur. Passe vite auprès des philosophes
 Qui t'offrent sous un jour propice leurs idées
 Comme les marchands font miroiter leurs étoffes.*

Le Cœur solitaire - VI

Au diable, Pascal et son pari, Descartes et sa preuve ontologique de l'existence de Dieu reprise de saint Anselme, le caractère ordinaire du concept de Dieu chez Kant, ou l'appréciation raisonnable d'Hippolyte Taine, le contemporain si influent selon lequel « Il y a de l'impiété à rabaisser Dieu jusqu'à en faire un tyran » !

Angoissé, d'une angoisse qui l'obsède depuis sa naissance, mais sentant malgré son jeune âge - il a une trentaine d'années quand il écrit ces vers - l'approche de la mort qu'il appelle, comme l'amour, tout en la redoutant, il lance :

Je veux , ô mon Dieu, malgré tout, croire en toi.

...

*Prête-moi la candeur de la vierge et la foi
De l'enfant. Que je sois vigilant, bon et simple.*

...

*Permetts-moi d'oublier qu'un soir des temps anciens
Le doute déborda du calice divin.
Enfin rends à mon cœur la jeunesse d'aimer ;
Que le grain germe encore dans ce jardin fermé !*

...

*Il est temps de m'entendre, ô Dieu ! Ne sois pas sourd,
Réconforte mon âme obscure, ta servante...*

Le Cœur solitaire - LXV

Et, ajoute-t-il, craignant le châtement divin, espérant que son invitation à la sagesse lui vaudra indulgence, il exhorte encore une fois l'autre, qui n'est qu'un autre lui-même, à se garder de l'apparente béatitude des plaisirs humains : « Ne mêle pas l'esprit aux choses de la chair. » N'oublie jamais que : « Le Démon dans l'amour comme un ver s'insinue. » Puis... « Evite les langueurs où le toucher subtil / A fleur de peau palpite à peine comme un cil »,

*Car le Maître des eaux, de la terre et des cieux,
Qui souffle le pollen sur le pistil, n'assure
L'aurole et la paix éternelles qu'à ceux
Pour qui la volupté ne fut pas la luxure.*

Le Cœur solitaire - XXXVIII

Vous voilà prévenus, hommes de peu d'élévation, semble-t-il dire. Vous pouvez me croire. Je sais de quoi je parle, puisque je suis passé par toutes ces erreurs. Mais, maintenant que j'ai laissé ma jeunesse douloureuse clouée à « sa croix amoureuse », et que j'espère compter « un jour au nombre des apôtres... je redescends la colline gravie / D'un pas viril, les yeux plus larges, vers la vie. » et je peux vous

Dire : « Croyez en Dieu, car c'est lui qui m'envoie. »

Le Semeur de cendres - XIX

Mais ne faut-il pas voir, derrière ce vers d'encouragement à se tourner vers Dieu, le désir voilé de satisfaire une fois encore l'aspiration à la gloire terrestre du poète si présente dans son œuvre ?

Ce vers ne pourrait-il pas s'écrire -ne s'écrit-il pas en réalité- : *Croyez en moi, car c'est Dieu qui m'envoie*, son auteur se glissant dans la peau d'un nouveau messie crucifié par l'indignité des hommes de son temps ?

Le poète, messager de Dieu... certes !

Victor Hugo l'avait déjà affirmé, notamment dans *Les Rayons et les Ombres* : « Peuple, écoutez le poète / Ecoutez le rêveur sacré / Lui seul a le front éclairé », pour ouvrir ses contemporains à une vie sociale plus ouverte, plus généreuse et fraternelle.

Mais chez notre Charles Guérin, dans son décor de nature qui n'apparaît *meilleure qu'en mourant*, nature *orgueilleuse*, au *geste ennuyé de marâtre* (Le Cœur solitaire - XII), dans cette ambiance de désespérance absolue et définitive traduite à chaque page par des torrents de *larmes de rage et de douleur* (Le Semeur de cendres - III), des convulsions des eaux qui pleurent, elles aussi, *dans une urne* au milieu d'un univers entier qui pleure (Le Semeur de cendres XXXVII), en compagnie de ces femmes réduites à la seule incarnation de la douleur qui, *au chevet de notre lit s'assoit* pour soumettre l'homme encore à sa *loi*, qui veut que ses *seins aigus ensanglantent sa tête*, et qui, *rugissant de joie*, lui *laboure le cœur de son peigne d'airain* (Le Semeur de cendres - LII), en cette misérable condition d'homme vaincu par *l'amour banal qui hait les cimes* (Le Semeur de cendres XXXIII), que reste-t-il au poète à offrir à son contemporain qui lui vienne de Dieu ?

Une voix « si défaillante » (Premiers et Derniers vers - Soleil de la Toussaint) tombée d'un clocher sur la campagne un jour de Toussaint ?

Le tintement voilé des cloches de la plaine...

Le Semeur de cendres - X

*Le grand bourdonnement d'amour
Que lui jette l'essaim des cloches
Par ses ruches de pierre...*

Le Semeur de cendres - XX

Une forme de haine divine terrible que nous révéleraient les défunts dans leur blasphème ?

...Dieu nous hait, mais nous avons aimé.

Le Cœur solitaire - X

L'incontrôlable ivresse de lui qui pousse l'homme vers la mort « splendide et bonne et calme », seule capable de révéler le pur amour « dont l'eau glacée et noire / Recueille l'agonie immense des étoiles » (Premiers et Derniers vers - La nuit d'infinie tristesse) ?

Il semble ne rester au poète, une fois encore, que de clamer, avec l'espoir de partager cette clameur :

*O poète ! peseur de mots, orfèvre vain,
Ton vieil orgueil d'esprit succombe au mal divin !
Tu rejettes ton dur manteau de pierreries,
Et déchirant ton sein de tes ongles, tu cries
Ton immense fureur d'aimer et d'être aimé.*

Le Semeur de cendres - XLIII

Rongé par ses doutes et refus contre nature, mais qu'il jugeait nécessaires à la construction de son œuvre et à l'établissement de sa gloire, victime d'un accident de luge, en Suisse, qui avait provoqué une importante commotion cérébrale, Charles Guérin meurt à Lunéville, d'une tumeur de tête, à l'âge de trente-trois ans, le 17 mars 1907.

Sa fin de vie, paisible, il l'avait évoquée dans *Le Cœur solitaire*, un poème court, émouvant, le plus court et émouvant de toute son œuvre, paisible lui aussi :

*Qui pleure à ma porte à la fin du jour ?
Ouvre : c'est l'amour.
Quel est ce front pâle à ma vitre noire ?
Ouvre : c'est la gloire.
On frappe. Qui frappe et frappe si fort ?
Ouvre : c'est la mort.*

Le Cœur solitaire - L

Comme pour mettre en garde ses successeurs contre la malédiction attachée aux rêves du poète, il avait souvent répété, à qui voulait l'entendre :

« Je reproche quelquefois à Dieu de ne m'avoir fait balayeur des rues ! »